

Faites un don pour soutenir En attendant Nadeau

[Je fais un don](#)

En attendant Nadeau

Journal de la littérature, des idées et des arts

[À la Une](#)[Littérature ▾](#)[Essais](#)[Sciences humaines ▾](#)[Arts ▾](#)[Chroniques](#)[Dossiers](#)[Rédaction](#)[Version PDF](#)

Naître au mauvais moment

par Sonia Combe • 30 août 2022

Deux écrivains et poètes allemands qui ont passé leur enfance sous le Troisième Reich tentent de se la remémorer. De façon (faussement) anecdotique, comme le suggère le titre du récit de Hans Magnus Enzensberger, de façon plus grave dans le cas de Franz Fühmann. Leurs dates de naissance ne sont distantes que de quelques années, mais un mur et une politique de la mémoire différente les ont séparés leur vie durant. Le premier est un écrivain ouest-allemand renommé, le second a passé sa vie dans une RDA où le poids du passé était plus lourd qu'à l'Ouest.

Hans Magnus Enzensberger, *Un bouquet d'anecdotes. Ou opus incertum*. Trad. de l'allemand par Bernard Lortholary. Gallimard, 208 p., 20 €

Franz Fühmann, *Mein letzter Flug. Roman einer Jugend unter Hitler in acht Erzählungen* [1]. Édité par Uwe Wittstock. Hinstorff, 211 p., 14 €

Né en 1922 dans les Sudètes, région appartenant à la Tchécoslovaquie avant d'être annexée en 1938 par Hitler, Franz Fühmann a été connu du public français grâce à son livre *L'auto des Juifs*, publié en 1962 en RDA et traduit trois ans plus tard en français par Alain Lance [2].

Né en 1929 et bénéficiant de ce fait de la fameuse « grâce de la naissance tardive », Hans Magnus Enzensberger a eu plus de chance : il était trop jeune pour être enrôlé dans la Wehrmacht comme le fut Fühmann. De plus, issu d'une famille

qu'on dirait apolitique, il ne grandit pas comme ce dernier entouré de fervents nazis. Ce qui explique un ton volontairement léger tandis que celui de son contemporain apparaît à l'inverse bien souvent torturé. Fühmann mourra d'un cancer à l'âge de soixante-deux ans, en butte non seulement à ses souvenirs mais aussi aux chicanes du régime communiste. Il désespéra de ce socialisme raté dans lequel il avait cru pouvoir se racheter de son passé en œuvrant à la construction d'une contre-Allemagne fondée sur la promesse d'une émancipation à portée universelle.

Mein letzter Flug

Franz Fühmann

Roman einer Jugend unter
Hitler in acht Erzählungen

Herausgegeben von Uwe Wittstock





Grand ami de Christa Wolf, dont on se souvient du magistral « *travail de deuil* » (Margarete Mitscherlich) que fut *Trame d'enfance* (1972) [3], Fühmann s'est efforcé, comme la romancière, de comprendre sa soumission à l'idéologie nazie, mais avec de surcroît la culpabilité d'avoir été soldat de la Wehrmacht. Comment avait-il pu être séduit par cette idéologie meurtrière, croire que les Juifs enlevaient les petites filles pour leur prendre leur sang, voir en Hitler un dieu, souhaiter la mort de tous les ennemis du Führer et, finalement, croire à la victoire du Troisième Reich?

Son premier roman, *L'auto des Juifs*, connut un grand succès en RDA où il fut maintes fois réédité (tandis qu'il n'eut aucun écho en RFA). Enfant, Fühmann avait cru à l'auto des Juifs qu'il avait vue jaune, roulant à travers les champs de maïs, avec à son bord quatre Juifs de noir vêtus et armés de longs couteaux. Deux d'entre eux avaient sauté hors de la voiture et enlevé une petite fille aux yeux bruns, le couteau entre les dents, l'avaient jetée dans l'auto tandis qu'elle criait son nom. Il n'allait pas tarder à voler à son secours, terrassant, toujours dans son imaginaire, les assaillants les uns après les autres. Certes, lui-même n'avait jamais vu de Juifs, mais les adultes, et son père avant tout, les connaissaient et c'est ainsi qu'ils les décrivaient. Pour eux, une chose était certaine : le Reich, c'est-à-dire Hitler, allait sauver les Sudètes des Juifs et des marxistes (un pléonasme) qui orchestraient tout depuis Prague.

Plus tard, tandis qu'il mobilise sa mémoire, Fühmann se rappelle avoir croisé à l'âge de quinze ou seize ans, chaussé de bottes et en chemise brune, un vieux Juif terrorisé et l'avoir superbement ignoré en passant devant une synagogue en flammes. Ces souvenirs sont désormais si douloureux qu'il les a pour la plupart refoulés. C'est à travers la littérature qu'il va les exhumer tout au long de son œuvre. D'avoir été « rééduqué » à l'école de l'antifascisme que furent les camps soviétiques des prisonniers de guerre allemands ne lui suffira jamais : il lui fallait toujours pousser l'introspection plus loin. C'est grâce à lui, se souvient Eugen Ruge, l'auteur de *Quand la lumière décline* (2011), qu'il put, alors jeune adulte, saisir comment des « *hommes normaux, amicaux et intelligents pouvaient sombrer dans un abîme idéologique* ».



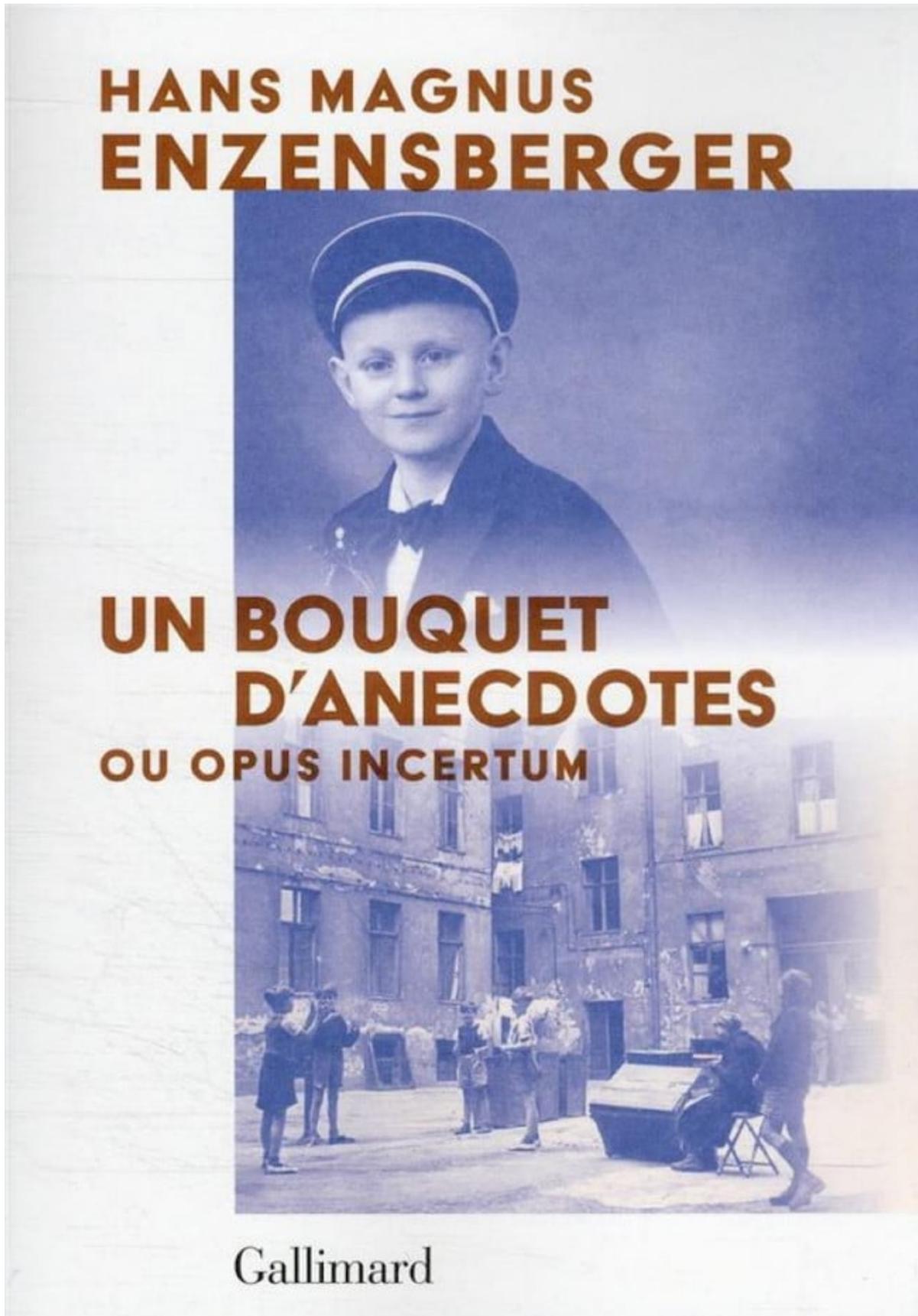
Des enfants des Jeunesses hitlériennes en habits de marins (1933) © Bundesarchiv, Bild 133-074 / CC-BY-SA 3.0

On ne connaît pas de démarche équivalente dans la littérature ouest-allemande. En RFA, comme le souligne Uwe Wittstock dans sa postface à *Mein letzter Flug*, « l'élite intellectuelle d'après-guerre se fit passer avec assurance pour des opposants à l'État-SS. Mais lorsque, dans les années 1990, les USA remirent aux archives nationales [Bundesarchiv] le fichier des membres du NSDAP [parti nazi], peu à peu on découvrit que de célèbres écrivains comme Walter Jens, Martin Walser, Siegfried Lenz [...], des politiciens comme Hans Dietrich Genscher [...], des philosophes comme Hermann Lübbe ou Niklas Luhmann, en avaient été membres. Et Günter Grass lui-même attendit 2006 pour révéler avoir été dans les Waffen-SS ». On relèvera qu'à la même époque, tandis que les Américains permettaient la consultation des archives conservées au Berliner Document Center, l'ouverture des archives de la Stasi suscita bien plus de curiosité que les noms contenus dans le fichier des membres du parti nazi.

De ce point de vue, **Hans Magnus Enzensberger** constitue une exception au sein de sa génération en Allemagne de l'Ouest. On se souvient de son *Hammerstein ou l'intransigeance. Une histoire allemande* (Gallimard, 2008), preuve parmi d'autres de son intérêt pour la résistance au nazisme. D'ailleurs, lui aussi a le souvenir d'une auto : une auto dans laquelle « se tenait un homme assez insignifiant, portant la moustache et regardant droit devant lui. Ses cheveux étaient collés sur son front. Il levait le bras droit plié et le laissait tomber d'un seul coup ». M., alias Enzensberger, aurait volontiers participé à l'enthousiasme général que provoqua cette apparition, mais, sans pouvoir se l'expliquer, « il n'éprouvait qu'une sensation bizarre dans l'estomac ».

Des Juifs, il n'avait gardé qu'un seul souvenir, celui d'un voisin et de sa femme qui disparurent sans qu'on en sache les raisons. Ou du moins ne les évoquait-on

pas devant les enfants. En bref, on se taisait. Il y eut d'autres disparitions, comme celle d'un oncle épileptique, éliminé au titre du programme d'euthanasie. Il se souvient aussi qu'à l'âge de douze ans il dut revêtir une chemise d'un brun diarrhéique, porter un foulard noir, un ceinturon et un brassard. Mais M. sèche bien vite les rassemblements où l'on gesticule au rythme d'ordres brailés et il sera solennellement exclu des Jeunesses hitlériennes – ce dont il se gardera d'informer ses parents, qui auraient pu s'en inquiéter. Rien à voir ici encore avec la jeunesse fanatisée de Fühmann, mais il le rejoint lorsqu'il s'interroge : « *Comment se peut-il que la plupart de [mes] concitoyens aient obstinément persisté à prétendre qu'ils n'avaient rien su ? Dès le jardin d'enfants, on leur avait pourtant fait peur non pas avec le grand méchant loup, mais en leur disant : “Fais gaffe, l'ami, sinon tu vas te retrouver à Dachau !”* » D'autant qu'une chose était claire : dans tout le Reich, des gens étaient conduits vers des trains de marchandises spéciaux et disparaissaient dans la Pologne occupée. On n'entendait plus jamais parler d'eux.



Enfant, faisant partie de « *ces petites brutes déboussolées par la guerre* », M. alias Enzensberger reste insensible à la vue des victimes des bombardements. De ces derniers, il n'a même pas vraiment peur. Pour les gamins, aller se cacher dans les bunkers, c'était seulement éviter l'école. Les dernières semaines de la guerre, il

n'échappera pas à l'uniforme (trop grand) de la Wehrmacht et dès lors il aura pour seul souci de sauver sa peau. De manger aussi. Extorquer à l'occasion des provisions aux paysans terrorisés par des bandes de gamins brandissant des pistolets-mitrailleurs n'était pas bien difficile.

Les jours qui suivent la défaite de l'Allemagne, M. se les rappelle avec une sorte de nostalgie, cédant comme souvent à la provocation en les qualifiant de « *plus beaux moments* » de sa vie. À une exception près, cependant : les autorités d'occupation, soit les Américains en Bavière où il se trouve, ont l'idée d'organiser la projection de films en noir et blanc montrant des tas de cadavres décharnés dans des endroits entourés de barbelés. Ce n'est pas la pitié pour les victimes qui envahit alors M., mais l'envie de vomir, une réaction plus forte que « *le vague sentiment de culpabilité qu'on éprouve parce que votre naissance vous a fait naître dans une société d'assassins* ».

Comprenant qu'être Allemand n'est « *ni un métier ni une vocation* », M. décida à la fin de la guerre d'aller vivre ailleurs. Il s'exile à Londres, puis à Paris, loin de ceux qu'une amnistie hâtive s'apprête à remettre en selle dans le gouvernement d'Adenauer et dans une industrie qui s'était amplement compromise. De son côté, quand il quitte le camp de rééducation antifasciste, où il a été si bien dénazifié qu'il est devenu à son tour instructeur, Fühmann choisit d'expié dans ce purgatoire socialiste que fut l'État est-allemand. Un État pauvre, austère et répressif, mais dirigé par d'anciennes victimes de l'ancien régime et par des opposants au nazisme. Son option sera assurément plus douloureuse.

1. ***Mon dernier vol. Roman d'une jeunesse sous Hitler en huit récits.***
2. ***L'auto des Juifs a été réédité en 2016 par Le temps des cerises.***
3. **Traduit en 1976 par Ghislain Riccardi et publié par Alinéa.**

 Tous les articles du numéro 156 d'*En attendant Nadeau*



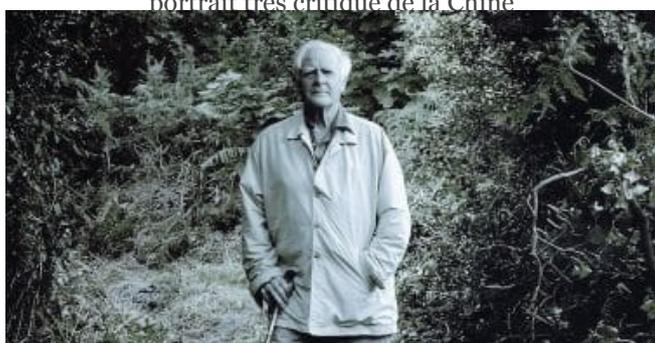
Pour continuer...



Le roman chinois d'un Tibétain

par Maurice Mourier

Avec *Destin trafiqué*, Dong Xi propose un portrait très critique de la Chine



John le Carré réapparaît

par Claude Grimal

Toutes les questions habituelles de John le Carré sont posées dans son roman posthume, avec le brio et le sens de l'action caractéristiques de l'auteur.



À Berlin avec les migrants

par Jean-Luc Tiesset

Je vais, tu vas, ils vont de Jenny Erpenbeck interroge les rapports entre les demandeurs d'asile et les populations européennes.



Émancipations féminines au cœur de l'histoire bosniaque

par Jean-Paul Champseix

Succès retentissant dans la Yougoslavie de la fin des années 1980, *Parfum de pluie sur les Balkans* de Gordana Kuić fait le portrait d'une famille juive sépharade de Sarajevo, de l'assassinat de François-Ferdinand à la fin de la Seconde Guerre mondiale.



Réécrire sa vie avec Lawrence



Quarante jours de guerre à Kiev

par Cécile Dutheil de la Rochère

Le nouveau livre de Rachel Cusk n'est ni un roman ni un essai, mais un texte hybride dans lequel elle transpose l'histoire vraie de Mabel Dodge Luhan et D. H. Lawrence.



Dickens : ligne claire et lourds secrets

par Marc Porée

La nouvelle traduction des *Grandes espérances* par Jean-Jacques Greif parvient à restituer la diversité des langages qui traversent le roman de Charles Dickens.

par David Novarina

Le journal d'Evgenia Belorusets, restée à Kiev pendant les quarante premiers jours de l'invasion russe, constitue un témoignage majeur sur la guerre en Ukraine.



Désertier avec Gurnah

par Sonia Dayan-Herzbrun

Il y a un an, les livres de l'écrivain tanzanien Abdulrazak Gurnah, prix Nobel de littérature 2021, étaient quasiment introuvables en France. Denoël réédite l'éblouissant *Adieu Zanzibar*.



La Russie dans la course à l'abîme

par David Novarina

Le pamphlet bien informé de Iegor Gran résonne avec le journal publié sous pseudonyme par l'écrivain Alexandre S., qui raconte les trois premiers mois de la guerre en



Entretien avec Jonathan Franzen

par Steven Sampson

Le sixième roman de Jonathan Franzen est aussi son meilleur. À l'occasion de la parution de *Crossroads*, l'écrivain américain a accordé un long entretien à *En attendant Nadeau*.

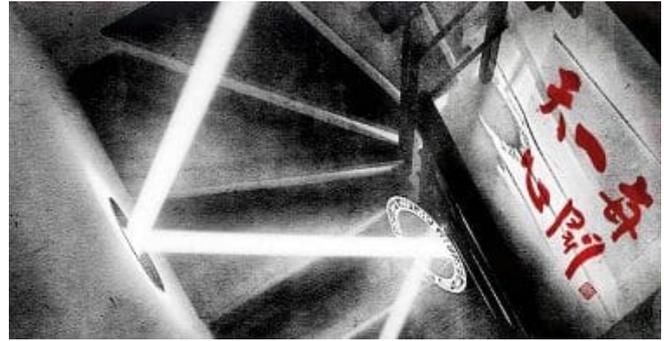
Ukraine depuis les milieux privilégiés de
Moscou.



Les nouveaux romans à énigme

par Philippe Daros

La ville des vivants, le nouveau roman de Nicola Lagioia, fait le portrait des différentes strates de la ville de Rome et illustre un nouveau modèle de roman à énigme.



Formation : révolutionnaire. Vocation : cinéaste

par Florence Olivier

Juan Gabriel Vásquez retrace la vie du cinéaste colombien Sergio Cabrera, sa formation politique, militaire mais aussi artistique, en l'inscrivant plus largement dans la trajectoire de sa famille.



Les Numa par l'une des leurs

par Nelcya Delanoë

Sarah Winnemucca Hopkins raconte la vie des Numa du Nevada, les guerres avec l'armée américaine, ses interventions auprès du gouvernement de Washington... Un témoignage traduit pour la première fois en français.



Le prix des dollars

par Claude Grimal

Avec *Avoir et se faire avoir*, Eula Biss propose une série de réflexions sur son entrée dans la classe moyenne supérieure américaine.



Perdre pied

par **Sophie Ehrsam**

Le premier roman de Leila Mottley et le troisième roman de Julie Otsuka commencent dans un même espace, la piscine, dotée par ces deux autrices californiennes d'un statut métaphorique.

**Soutenez la critique
indépendante**

faites un don 

**Suivez En attendant
Nadeau**



Mentions légales

**Recevez notre lettre
d'information**

S'inscrire !